

INTRODUCTION

Marie-Françoise BERTHU-COURTIVRON et Fabienne POMEL

La fascinante histoire des idées dans le dernier demi-siècle en Occident¹ montre comment toute une génération d'intellectuel·le·s américain·e·s se sont inspiré·e·s vers les années 1980 de la *pensée française* : l'historienne Joan W. Scott influencée par Foucault définit le genre comme « façon primordiale de signifier des rapports de pouvoir² » ; la philosophe Judith Butler³ élabore la théorie de la *performance* issue de l'analyse lacanienne du désir et de la séduction sexuelle. Dans les années 2000, par une fécondation réciproque, le concept de genre revient en France où les études en sciences humaines et sociales poursuivent le travail de dénaturalisation des comportements, en analysant la détermination historique ainsi que les effets de l'assignation des identités sexuées sur les individus et sur l'ensemble du système social⁴.

Transformé et régénéré par cet aller-retour, le concept illustre l'intérêt des croisements entre les cultures, d'où germent des visions nouvelles du monde. Cette recherche est au centre de ces incessants mouvements de la pensée qui traversent l'univers depuis que l'humain est humain. Le genre, donc, un concept bien de

-
1. Anne Emmanuelle BERGER a retracé cette histoire dans *Le Grand théâtre du genre*, Belin, 2013. Voir aussi sa contribution à *Fragments d'un discours théorique*, in BOUJU Emmanuel (dir.), Nantes, Cécile Defaut, 2015, p. 173-192.
 2. Son article célèbre « Gender as a Useful Category of Historical analysis », qui a lancé les études de genre en France, y a été traduit et publié en 1988 : « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Cahiers du GRIF*, vol. 37-38, RIOT-SARCEY Michèle, PLANTÉ Christine et VARIKAS Eleni (dir.), p. 125-153. Les positions théoriques de Scott sont par ailleurs nourries de la lecture de Derrida, Bourdieu et Lacan, mais également de celle des féministes françaises comme Monique Wittig.
 3. *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005. Voir aussi d'autres intellectuelles de la *gender theory* comme Donna Haraway ou Teresa de Lauretis ayant ouvert la réflexion vers la *queer theory*.
 4. Citons, parmi d'autres, les travaux de Michelle Perrot en histoire, Françoise Héritier en anthropologie, Lawrence Kohlberg en psychologie, Catherine Vidal en neurobiologie...

chez nous et pourtant étranger, à l'image de notre humanité mouvante, toujours exploratrice...

Il est temps désormais d'interroger dans les formes littéraires le renouveau produit par ces études de genre. En effet la littérature est un espace de prédilection où la binarité des codes sociaux liés aux identités sexuées peut se *défaire*, où tout est poétiquement permis, où l'inversion connaît des brouillages multiples. Mais pas plus qu'ailleurs il n'y a, en littérature, de *théorie* du genre : seulement les variations les plus multiples, les mises en scène les plus diverses d'une déconstruction et d'un réagencement tant du masculin que du féminin, inspirés des fantasmes les plus inavoués. Les textes, contournant sans dommages les normes de binarité imposée, produisent les mises en scène les plus fantasques de leur dépassement. En revisitant les corpus traditionnels au prisme du genre, cette relecture fait émerger des sens nouveaux, jusqu'alors inexploités, où sont convoqués l'imaginaire et les représentations implicites.

Mais il ne s'agit pas tant de défendre une cause, en littérature du moins : de toutes façons avec le genre, tout est politique. Notre curseur est déplacé : certes le genre reprend la conclusion des études féministes (si les chercheur·e·s analysent la place controversée accordée au féminin dans l'espace social du texte, c'est bien en tant que résultat de rapports de pouvoir), mais il réintroduit le masculin dans le dispositif, non plus tant en domination qu'à égalité avec le féminin, puisqu'il se retrouve aussi l'objet « piégé⁵ » du formatage social qu'il a lui-même inspiré. Comme il a été dit lors de la table ronde qui a accompagné il y a dix ans le premier colloque consacré à la réhabilitation de la femme-auteure au XIX^e : le genre (au singulier) est « un système à deux termes dans lequel aucun des termes n'est pensable ni définissable indépendamment de sa relation à l'autre⁶ ».

Il s'agit ainsi d'étudier l'appropriation réciproque, par chacun des deux sexes, des attributs assignés à l'autre, la redistribution des catégories, physiques, mentales, sociales entre masculin et féminin, et les moyens spécifiquement littéraires mis en œuvre pour subvertir ces catégories. Pour cela il faut tenir compte du fait que « le masculin n'est pas seulement une histoire d'homme⁷ », et séparer les identités de genre de leur corps biologique pour voir les multiples passerelles d'un pôle à l'autre.

5. GAZALÉ Olivia, *Le Mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris, Laffont, 2017.

6. Cette table ronde à l'université de Lille était animée par Audrey Lasserre : voir *La littérature en bas-bleus*, in MICHON Brigitte et DEL LUNGO Andrea (dir.), t. 1, Paris, Garnier, 2010, p. 403.

7. RÉTIF Françoise, « Simone de Beauvoir : le masculin en question », in RÉTIF Françoise (dir.), *Le masculin dans les œuvres d'écrivaines françaises*, Paris, Garnier, 2016, p. 210.

Par-delà la mise en scène littéraire d'une certaine porosité des catégories, l'analyse va du simple brouillage des identités sexuées à l'inversion plus marquée, et jusqu'à toutes les formes de subversions et défaussements (explicites ou clandestins). Elle concerne ainsi les figures marginales et très fécondes, en littérature, de l'inter-sexe et de l'inter-genre; de personnages – souvent idéaux – nantis des attributs des deux identités sexuées : biologiques (figures d'androgynie), et/ou sociales (éducation opposée au genre assigné, produisant un être complet qui cumule les données du masculin et du féminin, transcende les limites de la norme)...

Dans ce vaste champ de réflexion, un des objectifs est de repérer les récurrences et les variations des stratégies littéraires selon les époques et les contextes culturels. Mais s'il est important de mesurer la place des œuvres abordées dans l'Histoire de la littérature et de dégager quelques jalons dans la variabilité de la représentation des identités sexuées au cours des siècles, l'objectif n'est pas pour autant de se limiter à une perspective trans-séculaire. L'organisation de ce recueil cherche à mettre en valeur – par-delà les discours de distanciation face aux injonctions sociales (en particulier dans l'acte de récuser la norme) – la diversité des écritures de la fluctuation entre masculin et féminin, puisque la littérature est l'espace privilégié de cette ambiguïté condamnée à rester autrement en deçà du langage.

Nous tenons à rendre hommage aux chercheur·e·s qui ont commencé à défricher le terrain des études de genre en littérature de langue française : pour le Moyen Âge, Yasmina Foehr-Janssens; pour le XVIII^e, Isabelle Brouard-Arends et Rotraud von Kulessa; pour le XIX^e, Christine Planté et Martine Reid; pour le XX^e, Françoise Rétif; Anne-Emmanuelle Berger dans le cadre plus théorique et trans-séculaire du concept. Audrey Lasserre a recensé avec précision tout cet accompli⁸. À partir de ces travaux, il s'agit ici de faire le point sur la recherche actuelle en littérature, domaine qui reste largement à prospecter en France⁹.



Il y a sûrement un paradoxe à vouloir classer, introduire un ordre sur un sujet qui se propose justement de mettre à mal la norme. Mais pour rendre notre corpus lisible, il fallait lui assigner un cadre, forcément limitatif. Certaines communi-

8. LASSERRE Audrey, « Le genre et les études littéraires de langue française », *Cahiers ELFe, XX-XXI, Revue annuelle de la Société d'Études de la Littérature Française des XX^e et XXI^e siècles*, n° 6, Garnier, 2016, p. 36-39.

9. Voir la mise au point de Christine PLANTE : « Le genre en littérature : difficultés, usages et fondements d'un concept », in *Épistémologies du genre. Croisements des disciplines, intersection des rapports de domination*, GenERe (PLANTÉ Christine [dir.]), Paris, ENS éditions, 2018.

tions se concentrent sur l'étude d'un·e seul·e auteur·e, d'autres comparent plusieurs cas, certaines développent des problématiques croisées... Devant ce foisonnement, nous avons tenté de dégager des lignes directrices, des continuités et des affinités entre les contributions, sachant que chacune combine différents enjeux et déborde du seul cadre où nous l'avons insérée. Le plan du présent volume tente donc d'aborder les brouillages de genre en combinant plusieurs critères : une approche graduée allant de l'hybridation à la remise en question plus radicale de la norme binaire du masculin et du féminin ; une ligne de perspective globalement chronologique de la première à la dernière partie mais une subordination du chronologique à des regroupements thématiques et problématiques au sein des diverses parties.

Ce volume d'études s'ouvre sur un examen par F. Pomel des principaux questionnements qui traversent les contributions, par-delà leur diversité de corpus, genres et périodes, puis sur l'analyse transversale de Ch. Planté qui permet de mieux cerner l'enjeu épistémologique et historique de la question.

La première partie présente des cas de brouillages du genre qui prennent valeur de défi à la norme, tout en oscillant entre la résistance affichée et la résistance clandestine : l'investissement du statut d'écrivain par des femmes vient défier les prérogatives du masculin. Louise Labé affiche une autorité au féminin tout en tirant un parti poétique subtil et parfois humoristique des décalages produits par l'irruption d'une voix féminine dans le modèle pétrarquiste (B. Alonso). Les auteures de littérature d'éducation au XVIII^e, tout en proposant une norme féminine, la reconfigurent en problématisant le difficile statut d'auteure (R. von Kulesa). Marguerite Yourcenar, quant à elle, témoigne d'une pugnacité sans faille pour s'affirmer dans le champ littéraire face à son éditeur, mais aussi dans son choix des genres littéraires de l'essai et des mémoires, tout en brouillant le genre dans ses personnages (Br. Blanckeman). C'est moins dans le défi que dans le double jeu qu'Alexina B., hermaphrodite de la seconde moitié du XIX^e siècle (L. Iber), ou les romancières de la troisième République (A. Krykun) vont se positionner par rapport à la norme, l'une en subvertissant le modèle de la confession et en jouant de la fluidité des genres grammaticaux, les autres en s'appropriant la norme du féminin pour la détourner à leur propre profit et se jouer de la norme virile qui prétend les y enfermer.

La deuxième partie se focalise sur des types de personnages chez qui s'amorce un brouillage de la norme binaire par hybridation ou déplacement des caractéristiques de genre. La norme s'en trouve ainsi mise à mal à des degrés divers : norme masculine, dans le roman tardif *Artus de Bretagne*, avec le personnage d'Estienne qui incarne à la fois le clerc et l'oriental efféminé face au chevalier viril (Ch. Ferlampin-Acher) ou

dans *L'Heptaméron* qui, par opposition à une certaine misogynie et homosocialité des *Cent nouvelles Nouvelles*, esquisse une autre masculinité (T. Patera) ; norme féminine avec la non-conformité biologique dans le personnage de la vieille femme chez Ronsard et Baudelaire (L. Dehondt), ou sociale avec la femme criminelle à l'époque romantique (A.-S. Morel). Les déplacements par rapport aux stéréotypes de genre suscitent une inquiétude, et éventuellement une marginalisation, une mise au ban de la société, des réactions de rejet ou des tentatives de remise aux normes. Si le clerc incarne une autre marginalité face à la norme binaire du genre dans la société médiévale, son imaginaire répressif crée aussi un troisième genre dans l'au-delà à travers les corps dé-genrés des pécheurs (J. Bourdier), mais pour mieux affirmer le modèle hétéronormatif.

Dans une troisième partie, sont rassemblées une série de contributions qui s'intéressent au travestissement comme performance sociale du genre de l'autre, venant perturber ponctuellement l'identité ou traduire une crise identitaire plus profonde. Les récits médiévaux offrent des exemples de travestissement féminin et masculin tels le *Roman de Silence* (Y. Foehr-Janssens), les fabliaux (N. Garnier) ou les romans abordés au regard des contes du XVII^e (E. Podetti). Le siècle des Lumières présente, quant à lui, des figures d'Amazones et d'androgynes (L. Sieuzac). La question de la portée – ludique, sociale, politique, rituelle, etc. – et des fonctions du travestissement est posée diversement, entre comique et sérieux, jeu social et masque, ou alibi de remises en causes difficilement formulables. L'abbé de Choisy (S. Mehrbrey) et George Sand (M.-Cl. Hubert) explorent le travestissement à la fois dans leur propre personne et dans leurs personnages. Dans leur cas, le changement de genre engage un bouleversement identitaire durable et profond.

Les contributions de la quatrième partie abordent des exemples de brouillages multiples et de transferts du féminin au masculin ou réciproquement, qui subvertissent l'opposition binaire et esquissent un au-delà du genre : l'expérience d'une double polarité du masculin et du féminin serait au cœur du sujet écrivain ou plus généralement artiste, mais cette polarité serait peut-être au fondement du langage lui-même, entre logos et mythos. La quête d'une performance pré-symbolique selon le modèle de la transe chamanique chez Pascal Quignard mobilise par exemple cette double polarité (A. Jauer). Le subtil traitement des métaphores florales chez Proust (Fr. Chenet) ou leur réinvestissement décalé chez Genet (J.-Ch. Corrado) subvertit également les oppositions de genre. Chez Cixous (A. E. Berger) ou Jouhandeau et Renaud Camus (J. Dupont), c'est l'expérience érotique qui projette l'individu dans un au-delà du genre et des normes (R. Courapied).

La dernière partie propose des examens de brouillages exacerbés dans la littérature contemporaine, et plus particulièrement post-coloniale, où s'observe un tropisme du *queer* placé sous le signe d'un rapport douloureux au genre, que ce soit chez Marie N'Diaye (F. Bujor) ou Léonora Miano (C. Figuerola). La diversité des réécritures de *La Princesse de Clèves* (M. Stemberger) manifeste également, par le jeu des déplacements opérés, un tropisme du *queer* comme chez Marie Darrieussecq. L'éventail des postures adoptées dans ces réécritures face à la question du genre parcourt un large éventail dans la dés-essentialisation et la reconstruction conflictuelle des imaginaires de genre.

Finalement M.-Fr. Berthu-Courtivron tente – dans une réflexion élargie dépassant parfois les œuvres abordées durant le colloque – une synthèse dans l'évolution de l'écriture des identités de genre ancrées dans des corps qui sont remodelés non seulement à travers leur apparence sociale, mais leur fonctionnement vital.



Nos remerciements chaleureux vont à tou-te-s celles et ceux qui ont permis à ce colloque d'exister : la ville de Rennes et Rennes Métropole qui ont soutenu le projet par leurs moyens logistiques et financiers, l'université Rennes 2 et son vice-président à la recherche Leszek Brogowski, le laboratoire CELLAM et sa directrice Christine Ferlampin-Acher, la cellule recherche et sa responsable Laurence Bouvet-Lévêque, le CIREFE (centre universitaire de FLE de Rennes) et son directeur Mathieu Plas, les étudiant-e-s qui nous ont aidés bénévolement pour ces deux journées, les président-e-s des séances ainsi que tout-e-s les intervenant-e-s que nous remercions pour leur travail passionnant. Que le comité scientifique soit également remercié de son accompagnement avisé : Anne Emmanuelle Berger, Isabelle Brouard-Arends, Roger Célestin, Anne Garréta, Rotraud von Kulessa, Audrey Lasserre (également animatrice de la table ronde), Laure Murat, Christine Planté, Martine Reid, Richard Trachsler.